

Paul Lefebvre

**PETITES GLISSADES
ET AUTRES DÉRAPAGE_S**

Collection

~Hikikomoris en sortie~



La Mêsonetta

Petites glissades et autres dérapages

Paul Lefebvre

Collection ~ Hikikomoris en sortie ~

Nouvelles du XXI^e siècle

1er Dépôt légal version POD : juin 2026

ISBN 978-2-491625-71-9

1er Dépôt légal version Epub : juin 2026

ISBN 978-2-491625-72-6



Dérapiage : Action de déraper, de s'écarter de ce qui est normal, attendu, contrôlable...

Addiction.

La ruelle est plongée dans l'ombre. Un lampadaire grésille, lançant des éclats de lumière blafarde sur l'asphalte humide. Les murs tagués racontent une histoire que personne ne prend le temps de lire.

Jules remonte le col de son blouson, les doigts crispés sur le tissu rêche. Il n'aime pas être là. Mais il n'a pas le choix. Plus personne n'en a.

Il a tenu trois jours. Trois jours sans toucher à rien, sans céder à l'envie. Trois jours à se dire qu'il pouvait arrêter quand il voulait. Trois jours à lutter contre cette sensation de vide, contre cette faim invisible qui le rongait.

Mais ce soir, il n'en peut plus. Ses pensées sont en désordre, son cœur cogne trop fort dans sa poitrine. Il a besoin de sa dose.

Il avance à pas mesurés, évitant les flaques, les bouts de verre brisé qui crissent sous ses semelles. Chaque bruit le fait tressaillir. Une voiture passe au bout de la rue, ses phares balayent un instant les ombres mouvantes avant de disparaître au coin.

Enfin, il repère le type adossé au mur. Capuche rabattue, chewing-gum mâché nerveusement, posture nonchalante mais alerte. C'est lui. Le contact.

Jules s'arrête à quelques pas. Il sent déjà son souffle s'accélérer, ses mains devenir moites.

— T'as ce qu'il faut ? murmure-t-il d'une voix tendue.

Le silence s'étire entre eux. Juste le bruit du vent qui fait crisser un vieux sac en plastique contre le trottoir.

— T'as le fric ? demande l'autre.

Jules hoche la tête et plonge la main dans sa poche. Il sent la liasse de billets froissée entre ses doigts, son seul bien précieux. Le contact la prend, recompte rapidement sans même regarder ses mains. Tout est fluide, précis.

— T'inquiète, c'est du lourd. J'ai même du collector. Tu vas te régaler.

Jules déglutit. Il a les mains qui tremblent. La crise de manque n'est pas loin, il le sait.

Le type ouvre son sac à dos et entrouvre un paquet. Juste assez pour lui donner un aperçu.

— Je prends.

Le contact se saisit du petit colis et le lui tend. Jules le serre contre lui comme un trésor.

— Si tu te fais choper, je te connais pas, pigé ?

Jules ne répond pas. Il tourne les talons et disparaît dans l'ombre.

Il marche vite, trop vite. Il sent la chaleur du paquet contre sa poitrine et son cœur qui bat en écho. Il a l'impression que tout le monde le regarde, que chaque passant sait ce qu'il transporte.

Il ne pense qu'à ça. À ce qu'il va faire une fois chez lui. À la manière dont il va savourer chaque seconde. Il n'a pas le temps d'attendre, il n'a jamais le temps d'attendre.

Dans son appartement, il verrouille la porte, tire les rideaux.

Il n'allume même pas la lumière. Seule la lueur d'un lampadaire, filtrée à travers ses volets, éclaire la pièce.

Il pose le paquet sur la table, prend une grande inspiration et l'ouvre d'un geste fébrile.

Ses mains tremblent de plus belle. Il sort un livre.

Un vrai livre. Reliure usée, couverture un peu écornée. Pas un écran froid, pas un fichier piraté dans l'ombre d'un réseau clandestin. Un livre tangible.

Son regard accroche le titre. Ray Bradbury – Fahrenheit 451.

Un frisson lui parcourt l'échine. Il en sort un autre.

George Orwell – 1984.

Puis un troisième.

Boualem Sansal – Le serment des barbares.

Tous barrés d'un coup de tampon rouge : CENSURÉ.

Son pouls s'accélère. Il sent cette impatience fébrile, cette ivresse qui monte en lui. Il a besoin de sa dose de liberté. Là. Tout de suite.

Il attrape un couteau et découpe délicatement l'emballage plastique. L'odeur du papier lui saute au nez, un mélange de poussière et d'encre fanée. Il ferme les yeux et inspire longuement.

Ses mains effleurent la couverture, il en caresse le grain comme un junkie qui touche enfin à son poison.

Il tourne la première page, ses yeux affamés dévorent la première ligne. Et il plonge.

Le monde autour de lui s'efface. Il n'y a plus de murs, plus de rideaux, plus de lampadaires blafards. Il ne sent plus la sueur sur sa nuque. Il est ailleurs.

Enfin. Enfin libre.

Le rendez-vous.

Hippolyte se leva ce matin avec une énergie inhabituelle. Il avait toujours pris soin de lui, même à 78 ans, mais aujourd'hui, chaque geste avait un poids particulier. Il devait se préparer pour cette grande occasion. La Saint-Valentin.

La fête des amoureux.

L'air était encore frais dans son petit appartement parisien, situé au dernier étage d'un immeuble d'avant-guerre. Dehors, la ville bruissierait bientôt d'activité, mais pour l'instant, le calme régnait.

Il mit de l'eau à chauffer pour son thé, tout en regardant son reflet dans le miroir au-dessus de l'évier de la cuisine. Ses yeux, encore éclatants d'un bleu profond, contrastaient avec les rides qui marquaient son visage. Ces rides-là, il ne les regrettait pas. Elles étaient les marques d'une vie bien remplie, de rires, de pleurs et de souvenirs précieux.

— Allons, mon vieux, murmura-t-il en se passant une main dans ses cheveux blancs encore ébouriffés. C'est une belle journée qui commence.

Après une douche prolongée, Hippolyte se rasa de près puis se parfuma légèrement d'Eau Sauvage de Dior, un parfum qu'il portait depuis trente ans déjà. Ensuite, il choisit ses habits avec soin. Il opta pour un costume gris anthracite qu'il avait acheté il y a plusieurs années, mais qui lui allait toujours comme un gant. Une chemise blanche impeccablement repassée et une cravate bordeaux complétaient l'ensemble. Il décora sa poche de veste avec un mouchoir de soie, d'un rouge vif. Le choix des chaussettes, noires avec de discrètes rayures, ne fut pas moins réfléchi.

— Henriette appréciera, dit-il avec un sourire doux.

Une fois habillé, il s'installa devant le petit bureau près de la fenêtre. Là, il ouvrit une boîte en bois ornée de gravures florales. Elle contenait une vieille montre à gousset qu'il glissa dans la poche intérieure de sa veste.

Enfin, il empoigna sa canne, emprunta l'ascenseur, qui devait au moins avoir son âge, et sortit de chez lui.

Le chemin jusque chez le fleuriste était une promenade en soi. Hippolyte aimait observer la ville qui s'éveillait. Les boulangeries diffusaient des parfums de viennoiseries chaudes, les livreurs s'affairaient, et les Parisiens commençaient à remplir les cafés. Çà et là, des vitrines étaient décorées de cœurs rouges et de roses. L'esprit de la Saint-Valentin était partout.

Quand il poussa la porte de « Fleur de Lys », le carillon tinta doucement. La boutique était un écrin de couleurs et de parfums. Des lys majestueux, des tulipes colorées et des roses épanouies composaient un tableau enchanteur. La fleuriste, une jeune femme prénommée Clara, l'accueillit avec un sourire chaleureux.

— Bonjour, monsieur Hippolyte ! Vous êtes élégant aujourd'hui. Vous avez rendez-vous ?

— Tout juste, Clara, tout juste, répondit-il en souriant. J'aurais besoin de votre aide pour un bouquet exceptionnel.

Clara hocha la tête et le guida vers un comptoir où elle disposa quelques fleurs.

— Vous avez une idée précise en tête ?

— Des roses blanches et rouges, bien sûr. Mais également des freesias pour leur douceur et de la gypsophile pour leur légèreté. Et peut-être un brin d'eucalyptus pour ajouter une touche verte.

Clara sourit.

— Vous avez l'œil, monsieur Hippolyte. C'est un bouquet plein de grâce.

Pendant qu'elle assemblait le bouquet, Hippolyte se perdit dans ses pensées. Chaque fleur avait une signification. Les roses rouges, c'était

pour l'amour passionné. Les blanches, pour la pureté. Les freesias pour leur parfum et la gypsophile, la robustesse. L'eucalyptus était un clin d'œil au koala, l'animal préféré d'Henriette.

Quand Clara tendit le bouquet, il fut ému par sa beauté.

— Merci, ma petite, dit-il doucement. C'est parfait.

Avec le bouquet soigneusement tenu contre lui, Hippolyte sortit de la boutique en remerciant une dernière fois la fleuriste d'un sourire chaleureux.

La rue était animée, pleine de passants pressés, de couples main dans la main, de rires et de conversations enjouées. Le soleil, timide jusque-là, semblait avoir décidé d'honorer cette journée spéciale en perçant les nuages pour éclairer les pavés de la ville.

Hippolyte marchait d'un pas tranquille, mais assuré. Chaque foulée le rapprochait de ce qu'il appelait, dans son for intérieur, "leur moment". Henriette occupait toutes ses pensées. Il repassait en boucle ce qu'il voulait évoquer avec elle.

Alors qu'il traversait une petite place où des enfants jouaient près d'un manège, il se surprit à ajuster son nœud papillon. Une bouffée de fierté l'envahit. Il voulait être parfait pour elle. Bien sûr qu'elle aimerait son costume. Elle l'avait toujours taquiné sur son style un peu désuet, mais il savait que, dans le fond, elle aimait cela. "Classique, mais élégant", disait-elle.

Ses pensées divaguèrent vers leur premier rendez-vous. Il pouvait encore entendre son rire clair qui s'élevait dans l'air, sentir la douceur de sa main glissant dans la sienne. Elle avait cette façon unique de le regarder, comme si rien d'autre n'existait.

Au fur et à mesure qu'il avançait, l'excitation montait. Une sorte de trac, doux et agréable. Il s'imaginait son sourire lorsqu'elle verrait le bouquet. "Tu t'es encore surpassé, mon Hippolyte", dirait-elle peut-être. L'idée le fit sourire à son tour.

Il tourna dans une ruelle plus calme, où les arbres déployaient leurs branches dénudées comme des bras fins tendus vers le ciel. Le vent frais caressa son visage, ajoutant une pointe de rosé à ses joues. Ce froid n'avait rien d'hostile ; il le trouvait vivifiant. C'était comme si la nature elle-même l'encourageait à avancer.

En passant devant une vitrine, Hippolyte ralentit. Son reflet lui renvoya l'image d'un homme soigné, aux cheveux blancs bien peignés, aux chaussures impeccables et au sourire empreint d'une douce détermination. Il prit une seconde pour arranger une mèche rebelle et, satisfait, reprit sa marche aidé de sa canne.

Le bouquet dans l'autre main, il le humait parfois pour s'imprégner du parfum fleuri qui lui rappelait les étés. Chaque pas semblait une promesse qu'il tenait envers elle. Bientôt, ils seraient ensemble.

Une dernière rue, un dernier tournant, et Hippolyte sentit son cœur s'emballer. Il ralentit un peu, savourant ce moment juste avant l'aboutissement. L'air semblait plus pur, presque solennel. Cette journée n'était pas une simple Saint-Valentin. C'était leur jour, un jour à eux seuls.

Il posa une main sur son veston pour lisser un pli invisible, regarda une dernière fois le bouquet comme pour s'assurer qu'aucune tige n'était de travers, puis releva la tête. L'objectif de sa marche n'était plus qu'à quelques pas.

Hippolyte prit le chemin du cimetière Montparnasse, un lieu qu'il connaissait bien. Les allées ombragées et les pierres tombales anciennes étaient presque apaisantes. Il salua discrètement le gardien à l'entrée, qui le reconnaissait à force de le voir.

La tombe d'Henriette était simple, mais entretenue avec soin. Une stèle en marbre clair portait son nom et les dates gravées. Hippolyte s'agenouilla avec lenteur. Il posa le bouquet sur la tombe et resta immobile un long moment.

— Joyeuse Saint-Valentin, mon amour, murmura-t-il.

